

AU PAS

Pensées cévenoles



NATHALIE MENESGUEN

Nathalie Menesguen

Au pas

Pensées cévenoles

© Nathalie Menesguen, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3780-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Je ne sais ce que les personnes qui me liront penseront de moi. Ce qu'elles pensent leur appartient, dans le bon comme le mauvais.

Je n'attends pas que tout le monde aime, ni que tout le monde soit sensible à ce que j'écris ni même à ma façon d'écrire.

J'ai écrit cette histoire car je n'arrivais plus à contenir ce besoin irrépressible de faire sortir et d'exprimer ce qui me chamboulait et me chamboule toujours. Exprimer les choses importantes pour moi me semble être le premier pas vers ma guérison, et c'est ce pas que j'ai posé sur le sol. Mes appuis ne sont pas parfaits, mais ça n'a aucune importance. Ce qu'il y a d'important est de poser ce pied au sol quand on m'a toujours dit de ne pas marcher. Ce serait trop dangereux, paraît-il, de s'exposer un peu. Dangereux pour qui ? Pour moi, pour les autres ? Pour la société entière qui voudrait que les femmes restent silencieuses, transparentes et soumises ?

Je n'entends pas faire La révolution avec ce livre. D'ailleurs, peut-être, qu'en fin de récit, vous reviendrez lire cette préface et vous direz : « pourquoi tout ce tintouin, ce n'était ni engagé, ni provocant, alors quoi ? » Vous me jugerez, et je ne pourrai vous en empêcher. Votre jugement sera le vôtre, et en aucun cas il n'enlèvera l'impression personnelle que j'ai d'avoir fait par ce livre ma révolution. Ma révolution sur ma capacité à dire et conter qui je suis, ma révolution dans la manière de m'exposer, et ma révolution dans l'art d'oser ma créativité.

Juillet, Région parisienne, enterrement de Mamie

« Mamie, tu t'es envolée pour d'autres cieux il y a maintenant quelques jours. On s'y attendait, évidemment, car tu t'étais affaiblie dernièrement, mais même quand on s'y attend, qu'on s'y prépare, ça fait toujours un choc quand on apprend une telle nouvelle. Quelques heures plus tôt, on oscillait encore intérieurement entre le désir de te garder auprès de nous et l'envie que tu partes sans douleur, et que tu quittes cette Terre de la façon la plus douce qui soit. Puis c'est arrivé. Il n'y a plus eu de tourment à se faire, de question sans réponse à sans cesse se poser. Tu es partie. C'était l'heure pour toi et on espère que tu n'as pas eu peur, que tu as franchi ce cap sereinement.

Tu m'avais dit un jour sur la mort qu'il fallait accepter qu'elle se rapproche tous les jours un peu plus. C'était comme ça il n'y avait rien à y faire et tu t'étais mise à rire en voyant mon air ahuri. Tu avais ajouté qu'il n'y avait pas de quoi faire cette tête, que ton mari et tous tes amis étaient morts, et qu'un jour il faudrait bien que tu t'en ailles toi aussi. Et puis que c'était presque indécent de vivre aussi longtemps : “plus de 90 ans, tu te rends compte ! Je ne connais moi-même personne de ma famille qui a eu cet âge-là ! J'ai presque 20 ans de plus que mes grands-parents que je trouvais si vieux étant petite !” Ta sérénité m'avait laissée bouche bée. Même en parlant de la mort, tu réussissais à faire de l'autodérision.

Peu de choses étaient dramatiques avec toi. Tu t'écorchais la jambe en voulant aider Maman à ramasser des pommes, tu riais de cette situation absurde : “Trois pommes ramassées, trois semaines d'infirmière, voilà comment j'aide ta mère.” Oui, tu étais impressionnante d'autodérision. Tu n'essayais pas de t'excuser d'être là. Tu étais là, tout simplement. Et en étant celle que tu souhaitais être, tu resteras une grande source d'inspiration pour nous tous à qui tu manques déjà.

Je penserai à toi lors de ma prochaine escapade au Louvre où tu nous emmenais parfois, ou au Musée Rodin, où tu as eu ton premier rendez-vous

amoureux avec Papy. Même si aujourd'hui je pleure, je suis au fond très heureuse pour toi. Je crois que tu as vécu une vie incroyablement belle. Tu as peut-être eu de la chance, effectivement, ta famille n'a jamais manqué, mais je crois que tu as aussi fait beaucoup personnellement, pour que la vie que tu vivais te convienne. Tu as dit à ta mère, qui hésitait à prendre une telle décision, qu'il valait mieux rejoindre ton père sur Paris en temps de guerre plutôt que de rester dans le sud, être protégés mais risquer de ne plus le voir. L'amour pesait souvent plus que la peur dans tes décisions.

L'amour a pris beaucoup de place dans ta vie. Je crois que tu as été aimée très fort par tes parents, ton frère, puis Papy, et puis tu les as aimés très fort en retour, tu as aimé Maman, et nous tous tes petits-enfants, et tes arrière-petits-enfants.

De là-haut tu nous vois tous avec ces visages tristes, ces larmes ; et j'aime à penser que toi tu n'es pas triste. Tu t'es installée dans un fauteuil Louis XV, à côté de Papy. Il te prend la main comme il faisait toujours, et vous trinquez, verre de Cabernet d'Anjou dans l'autre main, à ta vie si longue et si passionnante, et à la joie de vous retrouver. »

La fin d'une époque

Je ne sais pourquoi mais je sens qu'avec la mort de Mamie un chapitre entier de ma vie s'est terminé. Je sens intrinsèquement un immense changement dans mon être sans pouvoir en déterminer précisément la cause. Est-ce la mort de Mamie qui a provoqué cela ? Avant même qu'elle s'en aille, je me sentais grandir, changer, devenir plus adulte, davantage oser être moi-même. J'avais de plus en plus vite sur cette rampe de lancement, et j'ai quitté la rampe pour me lancer au moment où Mamie est partie. La mort de Mamie m'a d'abord assommée, m'a même déprimée de façon passagère, mais dans un second temps, donné une énergie terrible. Comme si la vie en moi se rebellait face à cette fin qui nous attend tous. Je sens maintenant une énergie et un appétit de vivre comme je n'en ai pas souvent. Une envie de changement, de quitter la ville et la société consumériste, d'oublier les écrans, de me jeter vers la nature, de respirer profondément un air un peu moins vicié que celui que j'ai l'habitude d'humer.

Je voudrais utiliser le temps que j'ai dans cette vie pour faire quelque chose qui ait autrement plus de sens que d'analyser si le client qui passe par la page A d'un site internet convertit (c'est-à-dire « achète », en français non marketé) plus que s'il passe par la page B. Et qu'est-ce qui compte plus pour moi que l'optimisation des parcours digitaux dans une grosse boîte ? Un million de choses comptent plus que cela. Encore faut-il que j'arrive à me le dire, et que j'assume que mon métier fasse moins de sens que ce que j'aurais cru, quelques années en arrière, à l'époque où les tours de la Défense et les gens pressés mais bien habillés exerçaient encore une certaine attirance sur moi. Je n'ai rien contre ce métier, il m'a beaucoup appris, et m'a permis notamment de me servir ardemment de la partie analytique de mon cerveau, celle qui aime lier des concepts compliqués entre eux et se servir de tout un tas d'outils pour démêler des tendances sourdes et sous-jacentes. Je pense même être douée dans ce que je fais. Je tâtonne, je réfléchis dur, je remets tout en question, je tâtonne ailleurs, je vérifie, je confirme autrement mes hypothèses et je conclus mes études avec une certaine satisfaction. La satisfaction d'avoir su dérouler toute la pelote. J'adore dérouler les pelotes, mais régulièrement, une petite voix interne, me repose cette question qui m'amène au malaise : pourquoi pas dérouler des pelotes, mais à quelle fin ? Ça fait des années que je déroule des pelotes pour que des grosses

boîtes vendent plus, pour que des consommateurs achètent encore plus que ce qu'ils achètent déjà. Parfois se pose la question de savoir si la fin justifie les moyens, dans mon cas, c'est plutôt l'inverse, je me demande si les moyens justifient la fin.

Ça fait maintenant quelques années que je prends doucement conscience que certains métiers que j'ai toujours considérés comme importants le sont bien moins que ce que je pensais. Ma prise de conscience n'est pas rapide, elle nécessite de l'information, de l'expérience, du temps pour qu'infuse l'information et que l'expérience soit analysée. Du temps pour accepter d'avoir fait « comme les autres » ou bien « comme il fallait faire » au lieu de suivre ma voie. Je travaillais, faisais des études, sans autre but que d'avoir un travail qui reflétait mon niveau d'études. Pendant des années, je ne songeais même pas à toucher à ce schéma de vie rassurant. Au fond, c'est bien que j'y trouvais un petit quelque chose qui m'allait. Mais les années passent, la trentaine arrive, et les épreuves de la vie s'accumulent. La volonté d'amener plus de sens à ma vie devient envahissante, et je pense que ce qui compte, au fond, c'est d'essayer sincèrement de me réaliser et que pour cela j'ai besoin d'une profonde connexion avec ma nature intérieure comme avec celle qui m'entoure. Je dois me connaître. Travailler juste assez pour assurer ma survie, et le reste du temps, chercher à me réaliser. Devenir ce pourquoi je suis faite. Ce qui me fait vibrer intérieurement et qui me prend aux tripes. Ce n'est pas un exercice facile : à regarder à l'intérieur de moi-même, je risque d'y trouver beaucoup de choses que je souhaiterais masquer, et trop peu de choses qui m'inspirent du respect. J'y trouve tantôt le chaos, tantôt un vide affligeant : tout cela n'est que la vitrine. Derrière le chaos ou le vide, la jungle ou le désert, il y a un terrain qui n'attend que d'être discipliné ou bien rendu fertile. J'ai envie d'un seul coup d'explorer ces contrées. Peindre, lire, raconter des histoires, par ma voix ou ma plume. J'ai envie de vibrer un peu plus intensément que ce que la société, la famille, et surtout moi-même m'ont autorisée à faire jusqu'ici. J'ai envie de vivre plus fort, et comme on dit souvent, d'avoir des remords plutôt que des regrets.

Mamie est morte. Je pleurais deux jours durant, revivais souvenirs, rires et moments d'échanges, que je laissais tomber en larmes. Les autres deuils et autres fins déjà vécus ressurgissaient un à un, les tristesses s'entremêlaient, et je ne

pleurais plus uniquement la mort de ma grand-mère mais l'amalgame de deuils que je revivais confusément. J'étais seule à l'appartement et c'était mieux comme ça. Je n'aurais pas voulu que mon homme me voit dans cet état si triste et si intense. Deux jours de larmes, d'écriture, de moments dont la durée m'est indéterminée, passés sur le canapé, les yeux dans le vide, rougis par tous ces pleurs. J'ai pris des douches juste par ennui, étant sans énergie à l'idée de faire autre chose, attendu dans mon lit que le sommeil vienne dès 21h. Deux jours intenses à évacuer cette tristesse et les larmes ont passé.

Le funérarium était tolérable, et j'étais prête pour la suite. La voir là, allongée et sans vie, trop blanche et trop maquillée à la fois, trop rigide et trop neutre, je n'avais plus l'impression que c'était elle. Elle était bien ailleurs pour moi. J'ai lu mon texte à l'enterrement en respirant beaucoup, en prenant le temps d'accueillir le dernier relent de tristesse qui montait. Mamie était partie, et j'étais prête à changer. A plus devenir moi-même et me souvenir de ses plus grandes forces : l'autodérision et le courage. Pas le courage inconscient des héros sur un champ de bataille, qui se rapproche plus d'une peur panique devant la mort, due à une montée extrême d'adrénaline, que d'un véritable courage qui vient du cœur. C'est de celui-là dont je parle. La mort de Mamie m'a remuée. Je la perdais certes mais elle avait plus de 97 ans et avait été entourée par sa famille jusqu'à ses derniers jours. Elle est morte discrètement, laissant sur Terre une énergie calme, une trace dénuée de peur, gonflée de cette lumière profonde qu'elle m'a chevillée au cœur.

Mamie partie, c'est toute cette génération que j'enterre. Je n'ai plus de grands-parents. Ce sont mes parents les plus vieux, et ma génération est maintenant celle des adultes. Il est temps désormais de montrer que je suis plus une enfant et qu'intérieurement, au plus profond de moi-même, je suis devenue grande ; et devenir grande n'est pas payer mes impôts en râlant, travailler comme un âne pour une boîte du CAC 40, en repoussant le burn-out jour après jour ou devenir propriétaire. Je pense que devenir grande est davantage assumer des choix personnels que les autres ne feraient peut-être pas, et poursuivre des rêves un peu fous tout en gardant les pieds sur terre. Devenir inspirante pour d'autres à qu'il manquerait encore de ce courage. Rayonner, et ne pas se prendre trop au sérieux surtout. Comme Mamie.

Grandir, c'est laisser la place à l'enfant qui est en moi. Ne plus le bâillonner comme à l'adolescence, mais le rassurer, lui sourire et lui montrer que ce monde est beau et qu'avec du courage, ce fameux courage qui vient du cœur, il va réussir à y occuper une place juste. La place qui est la sienne et qui a du sens pour lui.